

DEUXIÈME RELATION

1662 - 1663³²

<<<<<

15. *Ce qui s'est passé depuis le 22 août 1662*
16. *Motifs de pratiques d'un véritable missionnaire apostolique*
17. *Suite de la relation*
18. *Résolution d'un missionnaire*
19. *Embarquement pour la Chine*
20. *Réflexion sur ce voyage*
21. *Retour à Siam*

15. Ce qui s'est passé depuis le 22 août [1662] jusqu'au 1er mai 1663.

Durant la demeure des missionnaires apostoliques dans la ville royale de Siam.

[Amep, vol. 121, p. 630]

[cf. Siam, p. 5]

On ne fut pas plutôt arrivé [dans la ville royale de Siam], que le bruit ne *[sic]* s'en répandit partout dans le quartier des Portugais, ce qui obligea les missionnaires d'aller rendre civilité au capitaine de cette nation, qui les reçut fort bien, prit le soin de leur trouver un logis proche du sien, et ayant fait donner avis à tous les ecclésiastiques et religieux qui sont en cette ville de leur venue, la plupart d'eux vinrent faire leurs compliments suivant la coutume du pays.

Il ne fallut pas grand temps pour reconnaître le pauvre état spirituel des prêtres séculiers et des religieux, leur entretien, leur manière d'agir et leur mauvaise réputation en furent les preuves, ce qui fit aussitôt prendre résolution

³² Amep, vol. 121, p. 630-657.

Cf. Jacques de BOURGES, op. cit. (chapitres XIV – XVI).

Cf. Amep, vol. 876, p. 37-68.

aux missionnaires, après leur avoir rendu visite, de demeurer en leur particulier.

La divine Providence fournit pour ce sujet une occasion fort favorable, qui fut une retraite de quarante jours que Mgr de Bérithé avait arrêté de faire peu de temps après qu'il serait à Siam, pour demander lumière au bon Dieu, afin de régler les affaires de leur mission dont ils étaient si proches, ensuite de laquelle les deux autres missionnaires la firent successivement.

Cette solitude fut prise en ce lieu comme une chose nouvelle et comme moyen pour rompre l'amitié que ces ecclésiastiques et religieux prétendaient entretenir à leur mode. C'est-à-dire dans un oubli de leur vocation, dans un relâche intolérable, dans une vie très criminelle et dans une morale qui ne peut être soutenue ; ainsi donc ces exercices [p. 631] spirituels étant la mère de tous ces grands dérèglements firent qu'on s'abstint désormais de venir voir les personnes qui pratiquaient d'autres maximes que celles qui étaient introduites dans tous ces quartiers.

Cette brève relation n'étant faite particulièrement que pour servir à ceux que le bon Dieu appellera à la vie évangélique et qui pourront venir dans la suite des temps travailler à la conversion de tant d'âmes si délaissées oblige de faire une petite digression [*sic*] en faveur du temporel. Cet avis regarde le change de l'or qui est en ce royaume plus bas d'environ 20 sols par pistole d'Espagne que dans toutes les Indes ; l'on vous dit avec grand fondement qu'il va toujours diminuant tant plus on va en avant soit à la Cochinchine soit au Tonquin, parce qu'on l'apporte de la Chine et de Manille ici et ces autres lieux-là. Ainsi il se faut défaire de tout ce qu'on a d'or dans les Indes et le changer en argent monoyé [*sic*] du pays qui est aussi fin que celui marqué au poinçon³³ de Paris d'où vient que quand on veut faire faire quelque orfèvrerie, on donne poids pour poids de

³³ « On appelle encore *Poinçon*, L'instrument dont les Orfèvres se servent pour marquer de la vaisselle d'argent. *Cette aiguiere, ce plat d'argent sont marquez au poinçon de Paris.* » (DAF, 1694).

celui monoyé [*sic*] contre celui mis en œuvre et ainsi il ne reste que la façon à payer. On trouvera à Masulpatan de l'argent de Siam de même aloi³⁴ que celui des Indes sans qu'il [ne] coûte rien pour le change. Il est fort à propos de ne pas manquer cette occasion, parce que l'ordinaire est de donner 5 pour 100 à Siam pour le seul change contre l'argent des Indes.

Pendant le séjour qu'on a été obligé de faire en cette ville, on a reçu la confirmation d'un avis fort assuré et très considérable qu'on répète, à dessein de personnes mêmes qui ont été plusieurs fois dans le royaume de Pegu et demeuré longtemps dans la ville royale d'Ava, qui assurent unanimement qu'on va facilement, par terre ou par rivière, de cette ville-là à la Chine, et que c'est un chemin de 20 ou 30 jours au plus. Présentement cette route est mal aisée à cause des guerres qui sont en ce royaume-là ; mais sitôt qu'elles seront passées, c'est une voie qu'on peut très bien tenter, tant parce qu'elle est fort faisable, que parce que c'est un pays bien policé où la religion chrétienne est en estime, et le mahométisme en abomination. Dieu sait, comme on le dit, que s'il y avait eu des ministres de l'Évangile qui n'eussent cherché que la gloire de Notre Seigneur, si [*sic*] ce grand état ne serait pas tout chrétien. Mais, O Bonté Divine, qu'est-ce qu'on ne raconte pas du déplorable état et du scandale horrible des missionnaires qui sont dans Surian, dans la ville du Pegu et dans celle d'Ava [*p. 632*] dépendante de ce même royaume ?

Il ne faut pas oublier la saison propre pour venir et sortir de ce port ce temps (qu'on appelle la motion) [la mousson] pour venir du Japon, de Manille, de la Chine, du Tonquin, de la Cochinchine et de Camboje, sont aux mois de janvier, février, mars et avril, et pour retourner en ces lieux, l'on part d'ici aux mois de mai, juin, juillet et août.

³⁴ « ALOI. s.m. Le titre que l'or & l'argent doivent avoir. Ainsi on dit, que *De l'or*, que *De l'argent est de bon aloi*, pour dire, qu'Il est au titre de l'Ordonnance: Et qu'*Il est de bas aloi*, pour dire, qu'Il n'est pas du titre dont il devroit être. » (DAF, 1762).

Il est temps de retourner à notre retraite spirituelle dont l'une des vues fut que les missionnaires devaient pour la plus grande gloire de Notre Seigneur Jésus Christ se séparer, et que pour ce sujet ils devaient étudier les langues de la Chine et de la Cochinchine. Suivant cet ordre, on pensa tout aussitôt à trouver des personnes qui pussent instruire de ces idiomes. La divine Providence, qui avait été l'auteur de ce dessein, fournit en bien peu de temps deux hommes chrétiens de ces deux nations pour venir à bout de cette entreprise.

Ce qui est plus remarquable en cette rencontre est que la bonté divine se servit de ce moyen, pour découvrir aux missionnaires un petit nombre de Cochinchinois qui étaient ici, dont les uns étaient chrétiens, les autres païens, et quelques uns des renégats. À cette première découverte, ils prirent feu, et après avoir fait toutes les recherches nécessaires pour trouver leurs ouailles, ils en rencontrèrent à peu près un cent de cette nature.

Aussitôt on avisa aux moyens de leur pouvoir donner connaissance de Jésus Christ crucifié, en quoi consiste la vie éternelle. On proposa ce grand bonheur à leur chef qui était chrétien, et à quelques autres qui reçurent cette offre avec bien des témoignages de joie. Pour ce sujet l'on convint d'une maison où Mgr de Bérithé alla dire la messe de minuit et leur fit une brève instruction en portugais, qui leur fut expliquée en leur langue par un d'eux, et ce fut là le commencement de la mission.

Tout cela se faisait par une spéciale miséricorde de Dieu. On ne fut pas longtemps sans en apercevoir de merveilleux effets par l'assiduité que ce petit troupeau apportait à entendre la parole de l'Évangile, par l'aise qu'il en témoignait et par l'envie d'être instruit de nos mystères qui sont très inconnus dans toutes les Indes et dans ces quartiers de presque tous les chrétiens par la faute des ministres de l'Église qui ne se mettent point du tout en peine des affaires du christianisme.

En effet, nous pouvons porter ce témoignage, que d'environ 40 Cochinchinois chrétiens qui ont été baptisés par les Pères jésuites, à peine s'en trouvait-il un qui sût les choses nécessaires au salut. On ne s'en étonnera pas quand on sera informé que l'ordinaire de cette [p. 633] compagnie est de baptiser, le même jour ou le lendemain, ceux qui demandent d'être faits chrétiens, sans par après les enseigner des obligations d'un fidèle.

Il semble en pratique qu'ils estiment que le baptême seul suffit au salut ou qu'ils soient dans le dernier oubli de leur devoir, puisqu'en ce lieu ici, où il y a environ 2.000 âmes chrétiennes ramassées de toutes parts et dans la plupart des Indes, on ne sait ce que c'est que de grand'messe dans les fêtes et dimanches, prônes, sermons de doctrine chrétienne, vêpres, ni aucun exercice de piété ; tout se réduit à dire une basse messe, si ce n'est à la fête d'un saint de l'ordre et quelque jour dans le carême, où l'on fera quelque prédication sur la passion de Notre Seigneur, mais de la façon que cela se passe, le peuple n'en tire ni instruction, ni profit.

Il est vrai qu'il serait mal aisé aux religieux missionnaires de tous ces quartiers de vaquer aux choses de la religion, à raison de leur grand commerce en gros et en détail, où on peut dire qu'ils sont si versés qu'ils surpassent les autres marchands. Les Pères jésuites ont cet avantage sur tous que comme ils se sont établis aux lieux où on peut négocier et qu'ils ont leurs magasins publics à Goa, à Macao, et en divers autres endroits, ils envoient à leurs religieux les choses propres pour chaque royaume en échange desquelles on leur fait tenir des marchandises qui sont rares et de grand débit en d'autres pays ; ainsi à peine ces pauvres gens ont-ils le temps de dire une basse messe qu'ils se trouvent ensuite accablés de mil bagatelles de cette nature.

Il y a encore une chose qui ajoute bien à la dissipation de ces religieux, c'est comme ils sont sans contestation les plus habiles aux affaires temporelles, l'ordinaire est que ceux qui

meurent en leur laissant une ligne dans leurs testaments les en rendant exécuteurs ; en vertu de quoi, ils se saisissent de toute la succession du défunt, font élever ses enfants comme ils avisent bon, les donnent en garde à leur confident, prennent le soin de leur établissement et enfin les rendent si attachés à leurs intérêts qu'ils ne peuvent s'en départir sans perdre leur fortune que si quelqu'un vient à mourir « ab intestat »³⁵ sans être marié, ou bien que ce qu'il laisse soit plus que suffisant pour l'entretien de ses enfants, alors par un droit qu'on peut nommer de « plenitudine potestatis »³⁶. Ils s'emparent de tous les biens meubles, papiers et effets de la succession qu'ils font transporter chez eux auparavant que faire l'inhumation, et toutes ces choses se font publiquement et ce qui est de plus admirable est que personne n'oserait réclamer contre.

Le prétexte spécieux que prend cette compagnie est pour l'entretien de leurs missions [p. 634] et pour avoir de quoi subvenir à la pauvreté de plusieurs chrétiens, elle allègue que le commerce étant une chose bonne de soi [sic] ; les papes qui l'ont défendue sous peine d'excommunication ont été mal informés³⁷. Il ne faut pas si hardi que de contredire à ces maximes non plus que de reprendre les abus que commettent ces Pères dans leurs missions et dans l'administration des sacrements, autrement on court risque de sa personne parce qu'en même temps l'on sème parmi le peuple que l'on n'est ennemi de la nation portugaise que l'on veut introduire des nouveautés et que l'on sent mal de la foi.

Il n'y a que trop d'exemples de ces choses dans plusieurs grands serviteurs de Dieu qui ont été à cette occasion

³⁵ « Mourir intestat, pour dire, Mourir sans avoir fait de testament. Hériter ab intestat, pour dire, Hériter d'une personne morte sans avoir fait de testament. » (DAF, 1762).

³⁶ « plenitudine potestatis » : « plein pouvoir », c'est-à-dire avoir le pouvoir à la fois sur les choses spirituelles et sur les choses matérielles.

³⁷ Le pape Urbain VIII interdisait le commerce des missionnaires par le bref « Ex debito pastorlis » en 1633.

enchaînés, empoisonnés, mis à l'Inquisition et qu'on a accusé d'hérésie, ces grands crimes qui tirent après eux les conséquences d'un dernier aveuglement ne peuvent plus demeurer longtemps dans le silence et toute l'Europe sera bientôt forcée de croire par un juste jugement de Dieu que si le grand saint François Xavier [1506-1552] a été un des premiers qui a donné naissance au christianisme dans les Indes, en suivant les maximes du saint Évangile, ses successeurs l'ont fait périr entièrement par leur extrême ambition, leur avarice, leur usure et leur horrible relâche et enfin par leur malheureuse prudence qui n'a rien de chrétien ni de moral. Les missionnaires cependant ne pouvant pas voir l'intérêt de Jésus Christ et de la très Sainte Église si blessée sans larmes, dirent tout simplement leur sentiment sur tous ces incroyables désordres publics et particuliers, s'abandonnant bien volontiers aux évènements qui ont de coutume d'en arriver à ceux qui ont eu le zèle et l'obligation d'en parler.

De tous ces grands maux naissent l'horrible dépravation que nous voyons dans les Indes et dans ces quartiers dans cette compagnie dont les sujets n'ont presque plus d'obéissance pour leurs supérieurs. Il y a tel religieux qui tient chez lui 4, 6, 8 et dix esclaves pour pouvoir marcher à la grandeur et mener une vie qui leur coûtera bien cher en l'autre monde, cet épouvantable aveuglement sépare sans doute le cœur de Dieu et met ordinairement de la division entre eux-mêmes qui vient à ce point, qu'on leur voit loger à des maisons séparées dans une même ville, faire un ménage à part et trafiquer chacun pour son compte particulier. Cet abus que nous considérons ici avec un étonnement, dont nous ne pouvons revenir dans les Pères jésuites, se rencontre de la même façon à l'égard des deux religieux de saint Dominique et autant de saint François qui ont aussi leur maison à part. Il ne faut pas après cela parler de l'état des missions ni de l'estime [p. 635] qu'on a de la religion chrétienne qui est tellement scandalisée par la vie déréglée des ministres de l'Évangile que les missionnaires ont

souvent dit que s'ils étaient dans ce malheur que de n'être pas de la religion catholique, apostolique et romaine, ils en concevaient une horreur, voyant les excès énormes de ces Pères. De là vient que comme les gens de la terre qui ne connaissent point la sainteté de notre sainte foi, et qui ne savent rien des ravissantes maximes de Jésus Christ, croient que le christianisme est une espèce de paganisme comme le leur et que ce que ces Pères font, n'est peut-être pas défendu par la loi qu'ils professent. Ils disent cependant que la voie de leurs sanctificateurs est toute d'une autre perfection et que les païens sont bien meilleurs que ceux qu'on appelle chrétiens, parce qu'ils ont plus de charité mutuelle les uns pour les autres et qu'ils n'ont pas tant de vices. Ce rapport assurément peut paraître exagéré et passionné, si l'on a égard à la qualité de ceux qui les écrivent à la juste douleur, et enfin à leur simplicité de leur intention dont le but est que découvrant de si grands désordres aux personnes qui s'intéressent à la conservation et l'augmentation de notre sainte foi, ils puissent y apporter quelques remèdes.

Il est maintenant facile de juger les raisons que cette compagnie a eu pour n'avoir jamais voulu admettre aucune personne dans les lieux où elle s'est établie et pourquoi [cf. *Siam*, p. 30] il est venu du Portugal un ordre si promptement à Goa par lequel on a eu à arrêter les évêques français au cas qu'ils passassent sur les terres de cet État comme il n'y a pu être exécuté, on l'a ensuite envoyé à tous les endroits où il y a des jésuites aux injonctions d'empêcher leur passage à quelque prix que ce soit. Ce commandement, qui arriva un peu avant la fête de Noël [1662] en cette ville fut un sujet de grande délibération parmi ceux de la nation portugaise et produisit ce bon effet que plusieurs d'entre eux qui étaient mal ensemble se réunirent dans cette rencontre [contre les missionnaires]. Les missionnaires s'étant bien doutés de cela par de fortes conjectures, et

ayant depuis appris la nouvelle, quittèrent le quartier des Portugais où ils n'étaient pas en sûreté³⁸.

Voilà un exemple bien notable des précautions que les Pères jésuites ont prises jusqu'à présent pour cacher les abus qu'ils ont commis et commettent tous les jours dans leur emploi. Comme ces choses ne peuvent plus demeurer longtemps dans le silence, parce qu'elles sont trop publiques. Il y a lieu d'espérer que contre tous les efforts de la prudence humaine, la bonté divine surmontera tous les grands obstacles qui ont paru jusqu'ici invincibles, afin que toute l'Europe soit désabusée et ne soit plus désormais séduite par la [p. 636] fausseté des relations des religieux de cette compagnie de ces quartiers.

Les missionnaires faisant réflexion sur l'extrême difficulté qu'il y avait à un religieux de cette compagnie de se sauver en venant en ce pays, ont regretté souvent le malheur de tant de grands sujets de l'Europe qui demandent avec de si grande instance de venir ici se consumer aux missions étrangères pour les intérêts de Jésus Christ ; lesquels n'y sont pas plutôt arrivés qu'ils se voient non seulement dans une impossibilité de rien faire, mais au contraire dans une dangereuse nécessité d'entrer dans les pernicieuses maximes de ce corps auxquelles s'ils ne consentent pas, on les traite comme des scrupuleux, gens attachés à leur sens, qui ne savent pas les choses, et qu'ils ne tarderont guère d'entrer dans d'autres sentiments que si leur fidélité à la grâce est assez forte pour résister à tant d'attaques. Ils peuvent s'assurer de n'avoir jamais ni charge ni réputation dans cette compagnie. Cette punition quoique très injuste est cependant fort favorable et même a désiré à

³⁸ D'après Bénigne Vachet, « les Cochinchinois qui avaient leur camp situé à une lieue plus haut en remontant la rivière, ayant appris que M. de Bérhythé était destiné pour leur pays et qu'il était en danger parmi les Portugais, par une générosité naturelle à cette nation, vinrent en plein jour enlever M. de Bérhythé, ses compagnons, leurs valets et leurs effets, et ils les menèrent dans leur camp où ils leur bâtirent une maison et une chapelle sur le bord du fleuve. » (Amep, vol. 110, p. 60).

des personnes solidement vertueuses ; mais ce qui la rend tout à fait difficile est cette appréhension continuelle qu'ils ont devant les yeux, d'être chassés de l'ordre ; d'où il arrive qu'il y en a bien peu qui ne fassent naufrage et ne se rendent aux constitutions générales, parce qu'étant une fois mis dehors, on est abandonné de tout le monde, décrié, dépourvu du nécessaire sans connaissance, éloigné de 3 ou 4 mille lieues de son pays et sans aucune espérance de pouvoir trouver quelque fond pour y retourner.

C'est une consolation pour nos jésuites français que nous n'ayons point appris, ni vu qu'aucun d'eux se soit encore oublié jusqu'à ce point, que de suivre ce malheureux train de vie, et l'on peut fort bien juger en leur faveur que leur louable opposition à ces dérèglements, leur a mérité ce bonheur de n'être point élus supérieurs des maisons, procureurs et intendants des commerces immenses de cette compagnie. Ils passent même dans les esprits de la plupart de leurs Pères pour des hommes extraordinaires, parce que suivant la coutume ordinaire. Ils ne se mettent pas souvent au bain, ne dorment pas après le repas, ne prennent pas de tabac ni de thé avec quelque douceur dans de *[sic]* certaines heures, et qu'ils rejettent ces choses et plusieurs imperfections de cette nature, qui sont des marques assurées d'un esprit très dissipé dans ceux qui en font un usage continuel.

[cf. *Siam*, p. 6]

[p. 637] Mais pour revenir à nos pauvres Cochinchinois, si délaissés et si dignes de compassion, lesquels entendant parler des merveilles du christianisme, des obligations que nous avons à Dieu, de son amour infini, de la sainteté de la religion, et surtout de Jésus Christ mort pour nous en croix, commencèrent à reconnaître leur bonheur et le malheur qu'ils avaient eu jusqu'alors, d'avoir vécu sans connaître ni aimer un Dieu si bon et si rempli de miséricordes. Pour donc contenter leur extrême désir d'être éclairés de nos mystères et d'apprendre les choses de leur salut, on résolut de se rendre trois fois la semaine à cette maison dont il est

déjà parlé, pour y faire les fonctions de véritables pasteurs. C'est une joie aux missionnaires de se rendre en ce lieu, bien qu'éloigné d'environ une lieue de celui de leur demeure, afin de les rendre capables de recevoir les sacrements et leur apprendre la manière de prier Dieu auparavant que de les quitter.

Ce petit emploi ne dura pas longtemps, que quelques gentils de cette même nation n'eussent la curiosité de venir entendre ce qui se disait de la religion, ensuite de quoi quelques-uns demandèrent publiquement à être chrétiens et à être enseignés des mystères de notre sainte foi.

Si on avait voulu condescendre à l'extrême envie de ces bonnes gens, on leur aurait donné le baptême après deux ou trois instructions ; mais les missionnaires sont dans ce sentiment que, s'il faut en tous lieux n'admettre pas légèrement ceux qui veulent embrasser le christianisme, c'est particulièrement en ces quartiers où la porte pour retourner au vice et à l'idolâtrie est toujours ouverte. C'a été dans cette vue qu'on a fait attendre les trois premiers chrétiens qui furent baptisés le 21 de janvier [1663], dont le premier fut nommé Joseph, âgé d'environ 30 ans. C'est un homme dont la grâce paraît grande, et qui avance de plus en plus à la vertu, peut-être en considération qu'il est le premier sujet de la mission. Il a aussi reçu les prérogatives que donne ordinairement un tel droit d'aînesse.

Ce n'est pas qu'il ne s'en trouve de ceux qui avaient été baptisés qui, ayant été enseignés de nos mystères, font des progrès visibles dans la perfection. Ce qui paraît avoir plus contribué à les mettre dans cette voie, a été de leur avoir appris à prier Dieu, à méditer les extrêmes obligations que nous avons à la divine bonté et les porter à être continuellement reconnaissants vers Notre Seigneur Jésus Christ, à cause des excès de son amour. On a reconnu de si grands effets de grâce de cette pratique qu'on a résolu de la prescrire à tous les chrétiens qui sont commis au soin des missionnaires comme un moyen sans lequel il est

impossible de vivre sans péché mortel ou sans l'habitude au péché véniel.

[p. 638] Notre Seigneur donnant esprit et vie aux paroles de nos missionnaires, et grâce à plusieurs gentils de les recevoir. Un père et une mère païens, qui n'avaient qu'un petit fils, âgé d'environ deux ans, déclarèrent qu'ils voulaient être chrétiens, et, pour gage de leur promesse, ils prièrent de baptiser ce petit innocent en attendant qu'ils fussent en état de recevoir cet incomparable bonheur. On leur accorda cette juste demande avec bien de la joie, qui fut tôt après suivie d'une grande miséricorde du bon Dieu, lequel ayant dessillé les yeux de plusieurs païens, six d'entre eux firent la même protestation, ensuite de quoi ayant été instruits suffisamment, et reçus des marques de personnes qui avaient véritablement envie d'embrasser le christianisme, ils furent baptisés suivant l'ancienne pratique de l'Église le Samedi Saint, reçurent le lendemain le sacrement de confirmation, et communierent le dimanche suivant. Ceux qui n'étaient pas en état de recevoir ces grandes grâces furent remis en un autre temps, pour leur donner une plus ample connaissance des mystères de notre sainte religion.

Ce qui est digne de remarque dans la vocation de ce petit nombre de chrétiens est la manière dont le bon Dieu les a attirés, et leur fidélité à la grâce, parce que quelques-uns d'eux, ayant ouï parler du christianisme, ont demandé à l'embrasser aussitôt, les autres ont été plus longtemps, et quelques-uns témoignant y avoir opposition formelle. Tous ceux, néanmoins, qui ont été assidus à venir entendre la parole de Dieu s'y sont enfin soumis de très bon cœur sous l'agréable joug de Notre Seigneur Jésus Christ. Il s'est rencontré une femme païenne, étant à la porte de sa maison, à laquelle un des missionnaires, par une providence particulière ou par un mouvement spécial, fait demander en passant si elle voulait être chrétienne ; sa réponse fut qu'elle ne savait pas ce que c'était que cette religion, mais que c'était ce que son cœur désirait. Un autre jour, le même

missionnaire, voyant un gentil cochinchinois passer, lui fit aussi demander s'il ne désirait pas se faire chrétien. Il répondit qu'il ignorait ce qu'on lui voulait dire, mais si l'on voulait l'en instruire qu'il verrait; on accepta bien volontiers son offre, et on lui assigna lieu et heure pour lui parler des mystères de notre sainte foi, de laquelle ayant été informé, il résolut de quitter le paganisme, reçut le baptême, et fut nommé Luc. L'action que fit notre premier chrétien Joseph, dont nous sommes témoins, [p. 639] est certainement digne d'admiration. Un jour, pendant qu'il était encore catéchumène, venant se faire instruire, ne trouvant pas de bateau pour passer une grosse rivière, il la traversa à la nage. Si nous ne l'eussions vu tout mouillé quand il arriva, nous eussions sans doute ignoré ce grand effet de grâce. Son innocence et sa simplicité parurent environ deux mois après son baptême, quand il vint demander à se confesser. Quelqu'un des missionnaires lui demandant en souriant quels péchés il avait commis, il dit qu'il n'avait pas de grands péchés, qu'il n'en avait seulement fait que de petits, et lui ayant représenté qu'il n'était point de petits péchés, il eut regret d'avoir parlé de la sorte, ensuite de quoi s'étant confessé par interprète, celui qui l'entendait rapporta qu'il est dans une véritable innocence.

Omettant beaucoup de choses de cette nature qui se sont passées au sujet de l'instruction de ceux qui ont été baptisés et de la conversion de ce petit nombre de païens, et celle ci-dessus n'étant pas rapportée par les missionnaires que pour en donner gloire à Dieu seul et parce que peut-être faute de la connaissance de ces choses. Quelques uns de ceux qui liront cette brève relation, ne crussent [*sic*] qu'ils eussent contribué à la conversion de ces âmes d'une autre façon que comme de chétifs instruments dont il a plu à la toute puissance de Dieu, se servir pour les opérer. Ils s'estiment en conscience et en justice, obligés de confesser publiquement qu'ils sont si indignes de ces divins emplois que la divine bonté leur a commis, que s'ils avaient quelque

crédit auprès de Notre Seigneur, ce serait de l'employer à lui demander pour l'intérêt de sa gloire qu'il se [servait] de sujets qui n'eussent pas tant d'opposition à suivre, dans le pur esprit de la foi, ses sacrés vœux.

Ils ont déjà bien des fois soupiré après cette grande grâce, parce qu'ils n'ont pas été exaucés, ils ont lieu d'appréhender que la fonction la plus sainte et la plus éminente de l'Église qui les devrait sanctifier, ne soit un horrible sujet de leur condamnation. C'est dans ces vues qu'ils demandent, avec toutes les instances possibles, des prières de ceux qu'ils informent de leur extrême misère, afin d'éviter cette épouvantable malheur qui est d'autant plus à craindre pour eux qu'ils [aient] beaucoup de lumière pour pouvoir opérer parfaitement dans leur état.

16. Motifs de pratiques d'un véritable missionnaire apostolique

[Amep, vol. 121, p. 640]

Quand une âme cherche Dieu en esprit et en vérité, indubitablement elle le trouve. Les paroles du Fils de Dieu et les demandes que fait notre Sauveur, le divin esprit, par des gémissements inénarrables sont trop formelles dans l'Écriture Sainte pour en douter, si bien que quoiqu'il soit nécessaire absolument d'une forte grâce, cependant il faut avec cela des généreuses dispositions de notre part, elles ne sont autres que celles qui nous sont présentées dans le saint Évangile si nous voulons aller après Jésus Christ. Il faut se renoncer, porter sa croix et le suivre. Si quelqu'un ne renonce pas à tout ce qu'il possède, et s'il ne haït pas son père et sa mère, son âme et tous les obstacles qui peuvent l'empêcher d'arriver à cette sublime perfection, il ne peut jamais être son disciple. Les paroles qui ne sont que de conseil, sont assurément de précepte, de nécessité, de moyen à quiconque veut marcher sur les pas de Jésus Christ. Nous apprenons par là une merveilleuse règle de justice et de prudence que le Fils de Dieu nous a tracé pour nous conduire à une vie chrétienne hors du commun. Il veut

que nous l'achetions par le prix de nous-mêmes et de tout ce que nous avons de propre. Il désire de plus que nous nous haïssions qui a-t-il à redire dans cette équitable constitution, laquelle nous oblige par une invention admirable de Dieu qu'on ne saurait assez adorer d'avoir aversion de nous-mêmes, comme d'une chose très mauvaise que nous ne pouvons par conséquent aimer, sans nous rendre criminels devant ses yeux, et qui par un secret tout divin, nous découvre un moyen de nous défaire d'une nature toute corrompue, et de l'échanger en un être conforme au sien, sans quoi nous ne pouvons être parfaitement animés de son esprit. Lorsque l'âme s'est soumise à cette sainte loi, elle qui n'était que d'une condition tout à fait roturière, est réunie au domaine de Dieu qui la fait participante de sa vie divine ; d'où vient que changeant de qualité, elle devient dans l'obligation d'agir par des principes bien différents de ceux qui ne font pas dans cet état ; ce n'est plus par une simple grâce ni par l'habitude des vertus qu'elle doit opérer, mais par les dons infus du Saint-Esprit qui doivent être la cause de ses opérations afin qu'elle puisse [p. 641] agir d'une façon suréminente suivant sa condition. Ainsi donc elle se trouve continuellement saisie d'une crainte de commettre la moindre chose qui puisse déplaire à Dieu et d'être infidèle au plus petit attrait, de peur de troubler en elle l'opération du bon Dieu qu'elle aime comme son père, son unique bonheur et son tout. Elle a une piété pour ce divin objet par laquelle elle se donne soi-même toute à lui et au prochain pour le seul intérêt de Dieu ; d'où vient qu'elle s'attache à lui, qu'elle l'embrasse de toutes ses forces, qu'elle rapporte entièrement les pensées et les actions qui se font en elle à sa gloire. Elle possède une science surnaturelle très simple, qui lui fait connaître ce qu'elle a à faire, les moyens propres pour cela. C'est par cette vue que l'âme est plus que convaincue qu'il n'y a que les biens spirituels qui soient des vrais biens, comme il n'y a que les péchés qui sont de véritables maux. C'est encore par cette même clarté qu'elle voit les choses qui nous peuvent de plus

en plus mener à Dieu et celles qui nous retardent de notre perfection. Elle se trouve revêtue d'une force si extrême, sans quitter la vue de sa misère, qu'elle a continuellement devant ses yeux. Elle est prête d'embrasser les choses les plus difficiles qui consistent à suivre à la lettre les conseils du Fils de Dieu, de se soumettre dans toutes rencontres, et de tenter tout ce qu'il y a de plus invincible pour donner des marques perpétuelles à Dieu de son amour. Elle reçoit un don admirable de conseil, par lequel elle a lumière pour discerner ce qui vient de l'homme et ce qui est du pur attrait, et même ce qu'elle doit faire pour l'avenir, ce qui fait qu'elle évite facilement tout ce qui nuirait à la parfaite charité de Dieu et du prochain, en prenant les voies assurées qui y conduisent. Mais parce qu'ordinairement ces moyens sont au-dessus des règles de la prudence humaine, laquelle si elle eut suivie, elle aurait pris un chemin tout contraire à celui qu'elle a tenue. Elle adore Dieu de tout son cœur en s'humiliant jusqu'aux abîmes. Elle reçoit de plus un don d'entendement qui la fait résonner conformément à la vie de la foi, de sorte qu'elle voit les opérations de l'entendement naturel qui discourt d'une manière ordinaire, ou par science acquise si éloignée de celui par lequel on raisonne, par le concours de cette surnaturelle lumière qu'en vérité, elle a grand pitié d'avoir jusqu'alors pris si mal les choses de son salut. Elle reçoit enfin communication de cette divine sagesse³⁹ qui lui donne des connaissances admirables par lesquelles elle règle parfaitement ses opérations et conduit le prochain par les [p. 642] voies où le bon Dieu veut qu'il marche.

Voilà un petit échantillon des bienheureuses dispositions où est enfin élevé, par l'opération du Saint-Esprit, un missionnaire apostolique qui cherche tout de bon d'aller sur les pas de Jésus Christ crucifié ; après cela que lui reste-il, sinon de faire de continuels sacrifices à Dieu pour obtenir communication, par état de son humanité, sainte,

³⁹ « SAPIENCE. s. f. Sagesse. » (DAF, 1694).

souffrante, crucifiée, sacrificante et remplie de ses vues, afin de mériter ce grand honneur et cette sublime miséricorde de mourir sur un gibet, par les mains d'un bourreau, pour la défense de son saint Évangile, pour le salut du prochain et pour le pur amour du bon Dieu. Ainsi soit-il !

17. Suite de la relation jusqu'au départ des missionnaires de Siam

[Amep, vol. 121, p. 642]

Comme on ne pensait qu'à s'embarquer pour se rendre au lieu des missions, on apprit dans ce temps-là de plusieurs Portugais qui venaient de Tenasserim et qui étaient partis au mois de septembre de Masulpatan, qu'ils avaient laissé dans ce lieu-là des ecclésiastiques français, qu'il était mort un de leurs évêques à 2 journées de là, qui avait été en terre dans Masulpatan, que les missionnaires étaient dans le dessein de s'embarquer pour Tenasserim, sans qu'un d'eux était *[sic]* malade. Bref, ils ajoutèrent tant de circonstances, bien que leur rapport dût être extrêmement suspect, il donna cependant lieu à une délibération qui fut que n'ayant point reçu de lettres par cette occasion, contre toutes les apparences du monde, du Père Éphrem⁴⁰ et de plusieurs autres personnes qui avaient assurément écrit aux missionnaires et qu'ayant encore assez de temps pour envoyer à Tenasserim apprendre des nouvelles qu'on espérait de Madraspatan par les vaisseaux qui ont coutume de venir en cette saison de Masulpatan et qu'aussi cela ne nous ferait pas perdre l'occasion de nous rendre cette année à notre mission, on irait à Tenasserim.

Sitôt que cette résolution fut prise, un des missionnaires partit pour ce lieu-là avec tous les passeports nécessaires pour aller et faire son retour avec toute la diligence possible.

⁴⁰ Mgr Lambert de la Motte a déjà parlé de ce Père Éphrem et de son compagnon, Père Zenon, « capucins français de la province de Touraine », à Madraspatan (Indes).

Durant cette absence, [cf. *Siam*, p. 7] on s'occupa à l'instruction et à la conversion du petit troupeau que le bon Dieu nous avait donné, et particulièrement à tirer de leur extrême aveuglement deux femmes gentiles [*sic*]⁴¹, près desquelles on n'avait pu rien gagner pendant l'espace de plus de quatre mois, lesquelles toutes deux avaient publiquement déclaré que, quoiqu'elles vissent bien que la religion chrétienne fût la véritable, néanmoins elles aimeraient mieux être damnées que de l'embrasser. Cependant Dieu, qui est le seul [*p. 643*] conquérant des cœurs, leur a fait rendre les armes de cette sorte.

Une d'elles étant tombée grièvement malade d'une fièvre continue, un des missionnaires la fut voir pour lui témoigner qu'il était bien fâché de la trouver en cet état où elle était en danger de mort temporelle et éternelle, que si elle voulait promettre à Dieu d'embrasser notre religion et de se faire chrétienne, il avait un remède qui la pouvait guérir. Ce fut assez pour qu'elle ne s'opposât pas formellement. Le lendemain, on lui envoyait gros comme un poids d'un certain médicament, lequel ayant pris [*sic*], la fièvre la quitta. Le jour d'après, le missionnaire la fut visiter, et sans autre persuasion elle lui fit connaître qu'elle avait pris la résolution d'être chrétienne. Environ quinze jours après, l'autre femme veuve, qui était tout à fait attachée à quelques superstitions gentiles, vint déclarer un soir tout tard qu'elle les voulait quitter pour embrasser la véritable religion.

Ces deux grandes conversions que Dieu fit, donnèrent une joie incroyable aux missionnaires, qui fut augmentée extraordinairement par la consolation que leur donna le retour d'une vingtaine de leurs pauvres Cochinchinois, qu'on avait pris pour aller à la guerre au commencement du mois de février, et dont les uns étaient chrétiens et les autres païens. Du nombre des chrétiens, il y avait deux

⁴¹ « deux femmes gentiles ». – « Gentil, [gent]ile. adj. Payen, Idolâtre. » (DAF, 1694).

bons néophytes, qui furent baptisés le jour qu'on les obligea de partir. Cette fâcheuse rencontre donna une grande tristesse aux missionnaires, qui, voyant qu'on leur ravissait leurs ouailles dont une partie n'était pas encore en état de leur être enlevé, s'en plaignirent à Dieu avec des gémissements intérieurs. Sa bonté, qui a des complaisances pour ceux qu'il aime, qu'on n'oserait dire ni penser, leur donna cette consolation de revoir avant de partir leurs brebis égarées, par le rappel inopiné qu'on fit des troupes. Ce coup de providence ravit d'aise les missionnaires qui eurent un surcroît de plaisir qui ne se peut expliquer, lorsqu'à la première entrevue avec un missionnaire, ils se jetèrent tous à son col, l'appelant leur père, les gentils criant qu'ils ne voulaient plus d'idoles, qu'ils désiraient être chrétiens, qu'ils avaient appris pour ce sujet le Pater, l'Ave, le Credo, qu'ils avaient récité soir et matin avec ceux qui faisaient la prière.

Après Dieu, l'on doit leur conversion à leur capitaine cochinchinois qui était chrétien, lequel deux fois chaque jour dans son vaisseau, à la vue de toute l'armée, faisait faire des prières à ceux de notre sainte religion. Interrogé du général [*p. 644*] pourquoi il faisait des oraisons particulières de cette sorte, il répondit galamment que, faisant cela, il ne craignait point les balles de mousquet. Quoiqu'il ne forçât pas les païens de réciter nos prières, cependant de leur bon gré ceux-ci imitaient la piété de leur chef, et ils promirent que, sitôt qu'ils pourraient, ils se feraient baptiser.

Durant cet intervalle, on exécuta un dessein qui avait été pris il y avait longtemps, qui était de faire bâtir une petite chapelle à peu de frais, où ce peuple put, les jours de fête, entendre la sainte messe et s'assembler en commun, afin d'y faire l'oraison mentale suivant la manière qui leur a été donnée. Les missionnaires ont fourni, du fonds qu'ils avaient apporté, l'argent qu'il a fallu pour acheter les matériaux, et ces bonnes gens l'ont bâtie eux-mêmes avec une telle diligence qu'elle a été en état d'être bénite avant

leur départ. On y a fait un petit retranchement à un des côtés, pour y pouvoir loger un ecclésiastique. Ce fut où se retira celui [Mr Deydier] qui alla travailler à l'instruction de ces catéchumènes, tout le temps qui fut nécessaire pour les disposer à recevoir les saints sacrements, pendant que l'autre [Mgr de Bérithé] préparait toutes choses afin que pouvoir s'embarquer dès que celui [Mr de Bourges] qui était allé à Tenasserim serait de retour.

Ce petit lieu a été mis sous la protection du glorieux saint Joseph, parce qu'on a cru qu'étant aussi le patron du premier de nos chrétiens, il était tout à fait avantageux pour la bénédiction de la mission que les premiers de cette petite chrétienté naissante lui fussent soumis.

Cette aliénation de fond est un effet de l'instante prière que les missionnaires firent à Notre Seigneur de leur donner cette grande grâce d'être pauvres à son imitation et de vouloir leur inspirer à quoi il désirait qu'ils employassent ce peu d'argent qu'il leur restait. Ils firent quelques aumônes et quelques prêts mal assurés selon le monde.

Mais ce qui a le plus fait admirer la divine Providence aux missionnaires, dans la disposition de ce reste de viatique, a été au sujet d'un vaisseau du roi d'Espagne qui, ayant ordre d'aller à Ternate, fut contraint de relâcher en ce port par un vent contraire. Ce navire arriva tout en désordre, sans vivres sans argent suffisant pour satisfaire à sa nécessité, et qui, pis est n'en trouvant pas à emprunter, était sur le point de souffrir la dernière misère. Les missionnaire ayant [entendu] [*p. 645*] parler de cette disgrâce eurent pensé d'envoyer offrir au capitaine qui le conduisait, deux cents écus, lui faisant connaître que ce fond venait des missionnaires apostoliques, lesquels étaient fâchés de ne lui pouvoir présenter une somme plus considérable. La vue fut de pratiquer un conseil évangélique de servir d'exemple aux religieux et aux ecclésiastiques d'ici et de faire voir que, lorsque l'on a une vraie charité, on doit prêter sans gage, ni sans de si grosses usures, comme on fait en tous ces quartiers, et enfin pour

faire connaître à tout le monde que, si le bon Dieu pourvoit dans une telle circonstance à un équipage de navire, que doivent espérer ceux qui sont tous consacrés à son service, quand ils se retrouveront dans l'abandon de toutes choses.

Suivant ce mouvement concerté entre les missionnaires, un d'eux va voir ce capitaine. Il lui témoigna le ressentiment qu'ils avaient de sa mauvaise fortune et lui offrit en argent la valeur de deux cents écus. Cet officier reçut tout à bien cette marque de charité et eut cette modération, sachant que cet argent était purement destiné pour le service de Dieu, de n'en prendre que la moitié, qu'il fit voir n'accepter que dans son extrême besoin. Au reste, il publierait cette action de générosité française et chrétienne partout, et qu'il ne serait pas plus tôt de retour à Manille qu'il n'en avisât Mr le Gouverneur et Mgr l'Archevêque.

Les emplois faits de cette façon attirent des miséricordes toutes particulières de Dieu, parce qu'on peut bien présumer qu'elles se font par son pur ordre. Celui qui en usera de la sorte, peut s'assurer qu'il en recevra le centuple dès ce monde et qu'il a trouvé un moyen admirable d'acquérir la pauvreté réelle, sans commettre aucune simonie.

Les catéchumènes, au nombre de neuf, n'étant pas tous également disposés pour recevoir le sacrement de baptême, trois d'eux furent seulement baptisés, et les autres réservés au retour du missionnaire [Mr de Bourges] qui était allé à Tenasserim, lequel ne manquera pas de temps pour les instruire présentement.

Cependant à ce très cher compagnon de nos travaux n'étant pas venu à temps pour pouvoir être à la partance des vaisseaux, donna un grand sujet de délibération, parce qu'il était extrêmement mortifiant de se séparer sans se voir, sans s'entretenir sur son voyage d'Europe dont il n'avait nullement informé auparavant de son départ, et sans savoir aucune nouvelle des missionnaires qui doivent venir de France. D'un [p. 646] autre côté, quelle apparence de perdre une occasion qui nous met en 3 semaines ou un

mois dans les lieux de nos missions où il est d'autant plus nécessaire de se rendre que, si on attendait à une autre année, on en trouvera la porte fermée, à cause des avis que les religieux de tous ces quartiers donnent à leurs Pères, que si une fois on nous y laisse mettre le pied, c'est fait de leurs missions. Ces grandes raisons donc jointes à l'abandon aveugle dont des missionnaires apostoliques doivent faire de tout leur fond, pour recevoir les opérations du bon Dieu, dans les adorables obscurités de la foi et à l'extrême envie que les missionnaires ont de ne différer pas un moment leur consommation, ont prévalu sur les premières.

Les principaux motifs qu'on a eu d'envoyer en Europe, ont été pour recevoir plusieurs décisions de Sa Sainteté et de la Sacrée Congrégation de la Propagation de la Foi⁴², touchant leurs missions qui sont absolument nécessaires et pour donner avis des misérables états où est la religion catholique dans les Indes et en tous ces quartiers, par la corruption et l'horrible aveuglement des ministres de l'Évangile dont il est parlé en cette brève relation.

Afin de ne rien omettre de ce qui peut servir à cette mission, on a jugé à propos de rendre une civilité par lettre à Mgr l'Archevêque et à Mr le Gouverneur de Manille, et de leur déclarer le sujet de cette sainte entreprise. On a fait la même chose à Mr le Général de la Compagnie d'Hollande qui réside toujours à Batavia, pour l'assurer que nous ne venons pas ici pour faire un commerce temporel, comme font ouvertement les religieux de ces quartiers. On a aussi trouvé nécessaire d'écrire au Père provincial des jésuites de Macao, afin de le prier de ne rien croire de tout ce qu'on lui pourrait mander au préjudice des missionnaires de France, qui n'ont d'autre but que la gloire de Dieu et le salut des âmes. On a enfin fait savoir à quelques religieux de cette compagnie, qui sont à la Chine et à la Cochinchine, qu'on

⁴² La congrégation de la propagation de la foi (Propaganda Fide) a été fondée en 1622, par le pape Grégoire XV.

vient ici pour vivre avec eux comme frères, et mourir pour Jésus Christ.

Il faut terminer le séjour que les missionnaires ont été obligés de faire en cette ville, par l'avis assuré qu'on y a reçu d'une commodité que ceux qui viendront après eux, pourront prendre pour venir en ces quartiers. C'est par la voie d'Angleterre qui envoie tous les ans des vaisseaux en droiture à Bantan, proche de Batavie, ensuite viennent à Camboje où ils ont rétabli l'an passé un magasin.

On trouve de ce dernier [p. 647] lieu assez d'occasion pour la Cochinchine et divers autres lieux. Mais quand on ne rencontrerait pas de navire anglais à Bantan pour Camboje, on en trouve toujours pour Achem d'où il ne manque jamais d'occasion pour Camboje, et une infinité d'autres endroits ; il est même fort ordinaire de trouver à Bantan des vaisseaux allant à la Chine. Cette commodité paraît être préférable à toutes les autres à la réserve de celle d'Hollande, et qu'il n'y a pas apparence qu'on puisse jamais obtenir, étant impossible de persuader à cette nation que des personnes soient d'une humeur si extraordinaire que de refuser à gagner et de venir dépenser son argent en ces lieux ici où tout le monde vient à dessein d'y faire sa fortune.

18. Résolution d'un missionnaire apostolique entrant au lieu de sa mission

[Amep, vol. 121, p. 647]

Tout son fond dans le temporel et dans le spirituel doit être de n'espérer que de Dieu seul, se persuadant fortement que c'est une infidélité en son état que de s'appuyer sur quelque chose qui n'est pas lui. La raison de cela est que quelque assurée que soit une chose, elle l'est toujours bien moins que lorsqu'elle est fondée sur Dieu ; voire même elle ne le peut bien être autrement. Par ce raisonnement qui est de foi, un missionnaire apostolique doit croire à l'égard du temporel qu'il est plus certain de sa subsistance que n'est pas le plus grand monarque du monde. La raison est que la

divine bonté s'étant engagée à celui qui met toute son espérance en elle, de ne l'abandonner jamais, sa condition est bien meilleure que celle de ce potentat⁴³ qui est toute établie sur des moyens humains qui, quelques grands qu'ils soient, sont sujets à périr.

L'Écriture est toute pleine de cette vérité :

Matthieu 6, 31-32 : « Noliti esse dicentes : quid manducabimus ?, aut : quid bibemus ?, aut : quo operiemur ?. Haec enim omnia gentes inquirunt ; scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis », [Ne vous inquiétez donc pas en disant : Qu'allons-nous manger ? Qu'allons-nous boire ? De quoi allons-nous nous vêtir ? Ce sont là toutes choses dont les païens sont en quête. Or votre Père céleste sait que vous avez besoin de tout cela].

Isaïe 49, 15 : « Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui », [une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oublieraient, moi, je ne t'oublierai pas].

Psal. 55, 23 : « Iacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet », [décharge sur Yahvé ton fardeau et lui te subviendra].

1 Petri 5, 7 : « omnem sollicitudinem vestram proicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis », [de toute votre inquiétude, déchargez-vous sur lui, car il a soin de vous].

Ces choses sont si claires qu'à moins que d'être infidèle, on n'en peut douter. Ce n'est donc pas grande merveille à un missionnaire apostolique qu'on suppose nécessairement être [p. 648] un homme de foi, s'il quitte ses biens pour Dieu. Puisqu'il est bien plus avantageux que s'il avait bien des revenus en ce que ce fond de la Providence ne lui peut jamais manquer. Certes il y a de quoi s'étonner comme il y a si peu de monde qui croit cela en pratique. Cependant cette

⁴³ « POTENTAT. s.m. Celui qui a la puissance souveraine dans un grand État. C'est un des plus grands Potentats du monde. Tous les Potentats de l'Europe. » (DAF, 1762).

marque d'abandon n'est que le premier pas dans la voie d'un missionnaire ; s'il en demeurait là, sa fortune ne serait pas grande, bien qu'on pense que cela soit le point du dernier abandon. Non, je dis que ce n'est pas grande chose que cela ; mais que cet abandon extérieur ne doit être considéré que comme une belle idée, et une instruction de ce que nous devons faire à l'intérieur. La preuve de cela se voit dans l'Évangile où il n'est pas possible d'être disciple du Fils de Dieu, si on ne renonce à tout ce qu'on possède. Or les grandes richesses de l'homme ne sont pas les biens extérieurs, mais bien les puissances de son âme auxquelles Dieu demande qu'il renonce, afin que s'en étant démis de la propriété et de la jouissance en faveur de Jésus Christ, et par rapport à lui, il entre en véritable pauvreté réelle qui fait la première et la principale des béatitudes, « beati pauperes spiritu » [Mt 5, 3] ; et qui lui donne droit de dire avec l'apôtre : « Vivo autem iam non ego, vivit vero in me Christus » [Gal. 2, 20]. Si la pauvreté consiste proprement en cela, il est facile à juger qu'un homme qui n'y a pas renoncé n'est pas pauvre. Si ce n'est qu'on ne veuille dire que les biens de ce monde sont des richesses, mais en ce cas il faut demeurer d'accord qu'elles ne sont pas de conséquence, qu'elles ne sont que des accidents. Cela est si vrai que celui qui n'est pauvre que de biens de fortune partant selon l'Évangile n'est pas sensé [être] pauvre et sera peut-être damné, quoiqu'il ne possède pas un sol, parce qu'il était riche. C'est-à-dire riche d'esprit, au contraire. Il y a des gens fort riches des biens de ce monde qui sont très pauvres ; de ce nombre ont été saint Grégoire, saint Louis et tant d'autres têtes couronnées ; de là l'on peut voire la différence qu'il y a entre l'idée de la pauvreté et la pauvreté réelle qui est celle de l'esprit. Il est donc maintenant facile à un missionnaire de voir que le fort de son abandon doit être de toutes les opérations de son esprit, pour ne suivre plus que le bon plaisir de Dieu qui lui est signifié par le mouvement intérieur qui ne lui manque jamais, s'il est fidèle à la grâce. Sans ce renoncement, il ne peut rien faire

d'héroïque dans les emplois divins qui lui sont confiés. Comment par exemple se prendra-t-il entrant dans un royaume païen ? par quelle voie y introduira-t-il l'Évangile ? Comment fera-t-il croire les mystères de notre sainte [p. 649] religion qui sont si au-dessus de la raison ? Sera-ce par un fort rayonnement, par les lumières d'une science acquise ? ou par des démonstrations naturelles ? Ceux qui n'ont pas d'autres fonds que cela, feront bien mieux de ne pas se mêler des missions étrangères. Car, assurément, ils n'y avanceront rien à l'égard du prochain, et se mettront en hasard de se perdre.

Il est donc nécessaire en cette profession de renoncer totalement à soi, de protester à Dieu qu'on ne veut point entreprendre sur son autorité, et que la conversion des âmes étant de son seul ressort ; les moyens qui regardent ces divines fonctions doivent être proportionnés à leur fin, c'est pour cela qu'il n'y a que lui qui puisse inspirer. L'âme qui se sera démise des biens intérieurs aura une merveilleuse facilité à remettre ses intérêts entre les mains de la divine bonté, à l'égard des maux extérieurs et des intérieurs, qui est une autre sorte d'abandon peu connu et peu pratiqué, et cependant tout à fait nécessaire. Quant à la résignation des premiers, elle se rapportera à lui de sa santé corporelle et de ses infirmités, sans prendre toutes les précautions qu'on a de coutume, qui ne viennent que de l'amour qu'on a pour soi-même. Il en sera de même des aliments dont on usera comme ils se présenteront. On souffrira la faim, la soif, la lassitude, on endurera pour l'amour de Jésus Christ les haines, les médisances et mille disgrâces dont sont toujours honorés ses serviteurs qui prêchent son saint Évangile dans son esprit qu'on accompagnera de remerciements et actions de grâces, on négligera toutes les pensées d'appréhension et tous les amis qu'on vient nous donner, qu'on fait dessein d'attenter à notre personne par force ouverte ou par le poison.

Bref, on agréera dans l'ordre de sa vocation ces heureuses rencontres et toutes celles de cette nature.

Croyant que si le bon Dieu permet que ces choses nous arrivent, c'est ce qui nous est le plus avantageux ; et en effet, étant parfaitement soumis à son bon plaisir, quelle mort y a-t-il de plus admirable et de plus cachée que celle d'être assassiné, mourir de faim, de misère, d'infirmités, ou de poison, pour l'intérêt de son Dieu. Ces genres de mort sont pleins de prodiges, de grâces, parce qu'elles sont toutes précieuses devant lui et qu'elles sont cachées aux hommes qui ordinairement les attribuent à l'indiscrétion des ministres de l'Évangile ou à quelque châtement particulier de Dieu. « O mon Dieu que cette canonisation me semble belle ! »

Quant aux maux intérieurs, il nous les faut supporter dans une perpétuelle vue de notre misère. Il faut regarder en nous le péché originel comme une source de tous maux. Nous devons avoir toujours présentes devant nos yeux nos horribles infidélités qui ont laissé dans les puissances de notre âme, une habitude au péché. Nous devons regretter jusqu'au [p. 650] dernier soupir de notre vie d'avoir si peu connu, si peu aimé, si peu adoré, si peu rendu grâce à notre Créateur. Mais l'ingratitude que nous avons commise contre Jésus Christ, qui est venu en ce monde, nous enseigner par ses paroles, par ses exemples, et par une mort la plus surprenante qui se puisse voir, la voie que nous avons à tenir, dont cependant nous avons fait si peu de compte, nous doit percer le cœur. Tous ces grands maux et une infinité d'autres que l'âme découvre à la faveur de la divine lumière, qui sont plus que capables de la rendre inconsolable et de la jeter dans le dernier désespoir, doivent être abandonnés entre les mains de la miséricorde de Dieu pour être pardonnés ou châtiés, suivant son bon plaisir, l'âme désormais devant agir comme s'il n'y avait plus de paradis ou d'enfer, de récompenses ou punitions éternelles, mais seulement pour vivre en Dieu, de Dieu et pour Dieu.

19. Embarquement des missionnaires apostoliques pour la Chine

[*Ameq, vol. 121, p. 650*]

Suivant la résolution prise d'aller à la Chine, on se mit sur la rivière le 12 de juillet au soir, on arriva le 17 au vaisseau qui était à la rade, environ à 2 lieues éloignée du port, et le 20 on faisait voile. Le vent ayant été assez favorable, on marcha jusqu'à la nuit du 30 assez bien ; mais étant arrivés à l'élévation du 11^e degré au lieu où se joignent les mers de la Chine et de Camboje, on rencontra des courants d'eau si violents, et un vent si contraire qu'à moins d'un quart d'heure, on fut hors d'espérance d'échapper le péril, on plie les voiles, on jette en mer les choses superflues et celles qui n'étaient pas nécessaires pour décharger et débarrasser le vaisseau. Cependant quelque ordre qu'on put apporter, on juge qu'il n'y a pas moyen de sortir d'un si grand danger, ce qui redoubla la consternation des esprits, était que relâchant, le vent portait le vaisseau du côté de terre, et dans un lieu tout plein d'écueil. Néanmoins après avoir délibéré sur ce qu'on pourrait faire, on crut que ne pouvant donner fond, il valait mieux se laisser aller au gré du vent qui pourrait peut-être changer. Cette délibération ayant été exécutée, on marcha un jour et deux nuits vers la terre dans une agitation de mer si furieuse et si continue qu'on pensait à chaque moment que le vaisseau qui faisait déjà eau, s'entrouvrirait. Durant ce temps les missionnaire eurent de quoi s'occuper aux confessions et à consoler les chrétiens qui étaient environ une quarantaine, ils employèrent le surplus de ce temps à l'oraison et tâchèrent de profiter d'une occasion qui ne se trouve pas [*p. 651*] tous les jours comme est celle de voir la mort devant les yeux, hors de tout espoir de salut. Ce fut dans ces bienheureux intervalles qu'ils ressentirent les combats de la partie inférieure de la raisonnable [*sic*] et de la grâce. Ce fut dans ces précieux moments qu'ils firent leur sacrifice au Père Éternel circonstancié des vues qu'il plaît à Jésus Christ de leur communiquer. Ce fut enfin dans cet aimable péril qu'ils rendirent leurs actions de louanges, d'adorations et d'allégresse à Notre Seigneur qui leur faisait

la miséricorde de se voir engloutir avec un parfait agrément au fond de la mer, dans l'ordre de leur vocation.

Cependant comme on se vit assez proche de terre, on jeta la sonde, et ayant trouvé fond, on se mit à l'ancre. Mais comme la mer était si rude en cet endroit, et que les vagues étaient si violentes qu'on était à toute heure dans de continuelles craintes que le navire ne se mit en pièces. On envoya aussitôt 12 hommes à terre avec la chaloupe demander le secours aux villages voisins, pour pouvoir promptement décharger les marchandises et sauver les personnes, abandonnant le navire à la merci des flots. Ce conseil qui apparemment était celui qu'il fallait prendre, fut inutile, parce que la chaloupe arrivant à terre fut brisée, de sorte que notre monde voyant qu'il ne pouvait plus nous donner nouvelle sitôt que nous l'espérions, se délibéra d'aller donner avis de notre disgrâce à Siam.

Trois jours s'étant passés, sans rien apprendre de ces 12 personnes, nous crûmes qu'ils nous avaient abandonnés ; et ayant laissé le vaisseau en l'état qu'il était, ils s'estimèrent bienheureux d'être dehors, étant donc dans ces extrémités, et commençant à manquer d'eau, on résolut de rompre des côtes du navire pour faire une seconde barque ; laquelle étant en état, le capitaine du vaisseau accompagné d'un des missionnaires et de cinq autres personnes, allèrent à terre chercher de l'aide à quelque prix que ce fut. Ils trouvèrent heureusement 4 ou 5 Cochinchinois dont 3 d'entre eux qui étaient chrétiens, apercevant ce Père, vinrent se jeter à ses pieds ; et ayant su le péril où était celui qui était resté dans le vaisseau, pour cet effet, trois d'entre eux entreprirent de l'en venir tirer, lui menant un petit bateau pour cet effet. Ils exécutèrent cette résolution avec une générosité qui est particulière à cette nation ; et ayant déjà fait 2 lieues en mer et étant à une lieue du vaisseau, il s'éleva une tempête si furieuse qui les obligea non seulement de relâcher, mais qui réduisit leur bateau en pièces, sitôt qu'ils touchèrent la terre. Voilà comme quoi, on commença à perdre toute espérance. Néanmoins la [p. 652] bonté de Dieu qui ne

manque jamais à ceux qui recourent à lui dans une confiance filiale, voyant qu'on manquait d'eau, envoya deux grands orages qui en donnèrent suffisamment et quelques jours après, nous vîmes arriver deux barques à notre aide, qui venaient de Siam, ensuite de l'avis qu'on y reçut par les personnes de notre première chaloupe deux jours auparavant. Le capitaine ayant trouvé le gouverneur d'un village favorable, lui donna un bateau pour le ramener à son bord. Les missionnaires, par ce moyen, se réunirent et quittèrent leur vaisseau pour retourner à Siam où ils arrivèrent pour la seconde fois le 15 septembre.

20. Réflexion sur ce voyage

[*Ameq*, vol. 121, p. 652]

[cf. Bulletin *Échos de la Rue du Bac*, Paris, février 1991, p. 33-36]

Bien que ce soit une chose indubitable parmi les personnes spirituelles que le bon Dieu demande souvent à l'âme des choses dont il ne veut pas les effets, les missionnaires ne laissent pas d'être dans une extrême appréhension qu'ils n'aient été privés d'arriver cette année au lieu de leur mission pour n'avoir pas apporté les dispositions requises à des emplois tout divins. Ils ont été agités de deux remords que ceux qui les suivront pourront éviter : le premier a été de ne pas être assez morts en Jésus Christ et le deuxième de n'être pas assez vivants en lui. Ces deux importantes considérations ont fait le sujet de deux légitimes scrupules, se voyant privés d'entrer cette année à la Chine.

En effet, s'il est vrai qu'un homme vivant naturellement, ou dans la pure raison, ne peut pas être dit un véritable chrétien, que sera-ce d'un missionnaire apostolique, qui ne doit vivre que dans la vie de la foi ? Ce raisonnement paraît si clair dans saint Paul qu'on ne peut pas aller au contraire lorsqu'il dit aux Romains, chapitre 6 : « Ne savez-vous pas que tous ceux qui sont baptisés en Jésus Christ ont été baptisés en sa mort ? » D'où il tire cette conséquence que

tous sont donc ensevelis avec lui en sa mort, par le baptême, afin que comme le Fils de Dieu est ressuscité des morts pour la gloire de son Père, nous devons aussi mener une vie nouvelle, parce que si nous avons été une même plante avec lui pour la conformité de sa mort, de même serons-nous semblables à lui par celle de sa résurrection. Il dit aux Galates, chapitre 3, que « tous ceux qui ont été baptisés ont revêtu Jésus Christ » ; aux Colossiens, chapitre 2, que « nous sommes ensevelis avec lui par le baptême » [p. 653] et dans le chapitre suivant, que « si nous avons été ressuscités avec Jésus Christ, nous devons chercher les choses surnaturelles et quitter celles de la terre, puisqu'il est vrai que nous sommes morts et que notre vie est cachée avec lui ».

Par toutes ces grandes convictions, nous devons croire qu'un fidèle doit être mort à lui et à toutes choses.

Pour ce qui regarde l'autre point, de ne vivre qu'en Jésus Christ, le même apôtre nous le déclare ouvertement quand il assure, dans la deuxième aux Corinthiens, chapitre 5, « qu'il n'est mort pour tous les hommes qu'afin que tous ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort et ressuscité pour eux ».

On en voit encore un exemple plus particulier en lui lorsqu'il donne à connaître à tout le monde que tout son vivre est Jésus Christ, et aux Galates, chapitre 2, il déclare qu'il ne vit plus, mais que c'est Jésus Christ qui vit en lui ; d'où il infère, par une confiance toute consommée de charité, aux Romains, chapitre 8, qu'il est certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la hauteur, ni la profondeur ne le pourront séparer de cette admirable union.

C'est cette mort et cette vie qui donnent toute l'intelligence et la capacité à un missionnaire apostolique dans ses sublimes emplois ; faute de cela, il est constant que ses opérations seront mêlées de la nature, ou de la pure prudence, qui sont les ennemis de la vie évangélique.

Il faut néanmoins avouer que, quoique nous recevons par le baptême un droit réel à l'un et à l'autre, cependant il est plus petit ou plus grand selon la mesure des libéralités de Dieu. Il est pourtant certain que si l'âme veut pousser sa fortune spirituelle en apportant toutes les dispositions qu'elle peut de son côté, elle entrera en possession actuelle de ces deux grandes grâces auxquelles Notre Seigneur appelle tous les chrétiens.

Il est vrai que pour posséder, conserver et augmenter parfaitement cette belle mort et cette admirable vie dans un successeur des apôtres ou des disciples, il semble nécessaire de prendre cette résolution d'embrasser une vie de pénitence générale, non seulement dans son vivre et dans les mortifications extérieures, mais particulièrement dans les opérations de l'homme, c'est-à-dire de la partie inférieure et de la partie raisonnable, pour ne plus suivre désormais, en tout, que les vues de la foi, le pur mouvement de la grâce et de l'esprit de Jésus Christ qui vit en nous.

Si nous considérons bien que nous sommes à la veille du grand jour de l'éternité, nous n'aurons pas de peine d'entreprendre ce jeûne continué [p. 654] quadragésimal⁴⁴ de corps et d'esprit ; nous trouverons qu'imitant la Sainte Église dans la solennité de ses plus grandes fêtes, il serait bien juste de se préparer à la célébration de cet auguste jour, qui est la fin et la consommation de toutes celles qui l'auront précédée.

Les missionnaires donc, se voyant dépourvus de ces deux seules choses nécessaires aux ouvriers évangéliques, ont adoré la Providence qui n'a pas permis qu'ils soient arrivés aux lieux de leurs missions vivants à eux-mêmes ni sans être revêtus de l'esprit de Jésus Christ et ont pris cette résolution de se jeter aux pieds du Père Éternel pour lui demander avec toutes les instances possibles, par les mérites de son Fils, ces deux grands apanages de la vie

⁴⁴ « Quadragésimal, [quadragésim]ale. adj. Appartenant au Carême. *Jeune quadragésimal. abstinence quadragésimale.* » (DAF, 1694).

apostolique, se servant des moyens qu'il a plu à Notre Seigneur leur inspirer à cet effet.

21. Retour des missionnaires à Siam

[Ameq, vol. 121, p. 654]

Sitôt qu'ils furent arrivés, ils allèrent descendre au quartier des Cochinchinois, où ils trouvèrent le cher compagnon de leur voyage [Mr de Bourges] qui était de retour, il y avait plus de 6 semaines, de Tenasserim, lequel avait une soumission admirable, se préparait à partir pour aller en Europe pour l'intérêt général des missions. La joie de cette entrevue fit bientôt oublier les petits travaux qu'on avait souffert pendant 65 jours qu'on avait été sur l'eau. Il est vrai qu'elle ne dura guère entendant par la relation qu'il nous fit que par les lettres qu'il avait trouvées à Tenasserim, Dieu avait appelé à lui Mgr de Métellopolis⁴⁵, un des évêques, avec un de sa suite ; et que Mgr d'Héliopolis était à Surate, lequel avait aussi perdu sur mer deux excellents ecclésiastiques. Oyant ce récit, ils reçurent un sensible déplaisir qui eut cet effet de nous faire adorer très profondément les sacrées conduites de la divine Providence. Mais par ce qu'on écrivait, tous les sujets de la mission se doivent réunir à Masulpatan pour se rendre au mois d'octobre à Tenasserim, on leur envoya deux personnes du pays avec les passeports nécessaires afin de leur faciliter ce chemin qui est tout à fait difficile.

On aurait su ces avis bien du temps auparavant notre embarquement, si notre cher missionnaire n'eut pas été arrêté à Tenasserim par la menée des Portugais qui estimaient un coup d'état d'empêcher que nous n'eussions pas des nouvelles dans le temps propre à la navigation, dans la pensée qu'ils avaient que nous perdriions l'occasion cette année d'aller au lieu de nos missions, ne croyant pas que nous puissions ni voulussions nous séparer.

⁴⁵ Mgr Ignace Cotolendi, évêque de Métellopolis, sur la route vers l'Extrême-Orient, fut tombé malade et mourut à Palacol, à 8 km de Massulipatam (Inde), le 16 août 1662, âgé de 32 ans.

L'évènement [p. 655] a fait connaître que c'était cela que Dieu voulait afin que les sujets de la mission se trouvant tous ensemble ici par un ordre spécial de la divine bonté, qu'on puisse mieux prendre ses résolutions et faire le partage de la mission, vacante par la mort d'un des évêques.

On peut encore conjecturer que Notre Seigneur a permis ce voyage pour donner connaissance de la pureté d'intention des missionnaires à cette nation, par le témoignage d'environ 40 d'entre eux qui étaient dans le vaisseau qui allait à la Chine, lesquels ont conçu une idée des ecclésiastiques français tout autre qu'on leur avait donnée. La cause de cette estime est venue de ce qu'on n'a point manqué tous les jours, hors le temps des tempêtes, de leur faire faire la prière, de leur dire messe les jours des fêtes, et de leur apprendre les choses nécessaires à leur salut. Cette obligation de charité n'a pas été inutile, puisque presque tous se sont confessés et communiés, plusieurs l'ont fait plus d'une fois, et oyant parler des mystères de notre foi dans les termes de l'Évangile, on avouait qu'un tel langage leur était inconnu ; que si l'on prenait cette méthode, on vivrait tout d'autre façon dans tous ces quartiers, qu'on ne demeurerait pas dans l'habitude des plus grands péchés qui ont passé en coutume.

Ce que les missionnaires ont vu et ouï dire, hors le secret de la confession, est incroyable, savoir si un homme qui n'avait qu'une concubine, est en état qu'on lui doit refuser l'absolution, n'étant pas dans la résolution de la quitter. Quelques uns s'étant plaints publiquement que les missionnaires avaient refusé de les absoudre pour ce sujet, s'en scandalisèrent, mettant en avant que leurs Pères leur administraient le sacrement de pénitence vivant de cette sorte et que c'était l'usage de ce pays, étant rare de trouver un homme qui ne fut pas marié n'avoir pas de concubine, que néanmoins cette affaire leur semblait de conséquence, et que si les Pères français avaient raison, ils quitteraient ces mauvaises pratiques, dès qu'un des principaux entre

eux qui vivait dans le concubinage, fut de retour à Siam, il consulta si ces propositions étaient vraies et ayant trouvé que c'était un abus qu'on ne tolérât, disait-on, que parce que c'était la coutume, ou il n'était pas possible de remédier, il vint trouver les missionnaires et leur déclarer qu'il était fils de l'Église et qu'il a mis sa concubine hors de chez lui. Quand tout [p. 656] l'équipage du vaisseau sera de retour, il y a lieu d'espérer qu'ils exécuteront leur bon propos, qu'ils profiteront des bonnes instructions qu'on leur a données dans le vaisseau, et que le bon Dieu se va servir de cette occasion pour faire de grandes miséricordes à environ 2000 âmes chrétiennes qui sont fort abandonnées, bien qu'il y a 4 jésuites, 3 jacobins, 2 religieux de l'ordre de saint François et 4 ecclésiastiques.

On ne s'étonnera pas de cela, si l'on donne créance à ce qu'il n'a été écrit ci-dessus. « Superbia eorum qui te oderunt ascendit semper » [Ps 74, 23]. Leur aveuglement va toujours d'abîme en abîme, et est en un point qu'on ne le peut dire. Nous en avons vu de nouvelles marques, dans le peu de temps de notre absence, dans les deux supérieurs des deux maisons religieuses qui sont en cette ville.

La première est au sujet du Père Thomas Valgrenier⁴⁶, jésuite, sicilien de nation, âgé de 55 ans, qu'il y a plus de 30 ans qu'il est dans les Indes, qui a entrepris à faire faire les fortifications de cette ville où il est tous les jours à faire travailler avec une assiduité continuelle, cet ouvrage estimé devoir durer 10 ou 12 ans, quelque diligence qu'on y puisse apporter.

La seconde regarde le Père supérieur des jacobins qui, à l'arrivée d'un nouveau qu'on a envoyé à sa place, a fait des scandales qu'on n'oserait mettre au jour, et ce qui était encore depuis pour l'intérêt du salut de cet infortuné religieux, et qu'il ne veut en aucune façon se dessaisir des

⁴⁶ Le Père Thomas Valgrenier (Tommaso Valguarnera) arriva à Juthia, pour la première fois, en 1655. Il fut nommé, par le roi de ce pays, à la surveillance des murailles de la ville royale de Juthia en 1663. Ce jésuite sicilien et ingénieur mourut à Juthia le 19 janvier 1677.

deniers qui ont été laissés à cette église-là, par un de ses prédécesseurs, lesquels provenant du commerce, ni de ceux qu'il a amassés par son négoce qu'il continue ouvertement.

Parmi tant de sujets de douleurs et de larmes, le bon Dieu a bien voulu donner cette consolation aux missionnaires de voir à leur retour leur petit troupeau augmenté d'un enfant nouveau-né d'un de leurs néophytes qui fut baptisé pendant leur absence, ils trouvèrent aussi que les Pères jacobins avaient donné le baptême à 4 de leurs catéchumènes cochinchinois et eurent cette joie de le conférer à deux autres gentils de cette même nation peu de temps après leur arrivée, lesquels avaient été rendus capables de recevoir cette grande grâce par le soin de notre cher missionnaire auquel Notre Seigneur donne bénédiction particulière pour [p. 657] la conversion des âmes. C'est pour cette raison que nous n'avons consenti à le perdre pour quelques années qu'avec extrême regret et pour l'intérêt commun de toute l'Église.

Il y a tout lieu d'espérer que ce ne sera pas tout et qu'il ne faut considérer ces prémices que comme des arrhes que la bonté divine donne à cette nation de ses miséricordes, se réservant de les faire éclater dans peu de temps dans leurs États, avec beaucoup de profusion. Mais parce que les missionnaires sont confirmés de plus en plus par leurs propres expériences que les conversions dépendent purement de Dieu, ils implorent les prières continuelles de tous ceux qui prendront part au salut des âmes et à la gloire de Notre Seigneur Jésus Christ, afin qu'il lui plaise faire participant de sa connaissance et de son amour les peuples qui sont privés de cet unique bonheur.

&

<<<<<